

La Commission Centrale de l'Enfance



Texte et interprétation

David Lescot

Lumières : Lais Foulc

Collaboration artistique : Michel Didym

Le texte du spectacle a été publié aux Editions Actes Sud-Papiers.

Il a fait l'objet d'une commande de la SACD et a été enregistré par France Culture pour le festival Nîmes Culture 2005.

Durée : 1 heure

Contact administration et diffusion : COMPAGNIE DU KAÏROS

Véronique Felenbok – veronique.felenbok@yahoo.fr / +33 6 61 78 24 16

Note d'intention par David Lescot

Enfant, je passais mes vacances d'été dans les colonies de vacances de la Commission Centrale de l'Enfance (CCE), cette association créée par les Juifs Communistes français après la Seconde Guerre mondiale, à l'origine pour les enfants des disparus. Elles existèrent jusqu'à la fin des années 80. Mon père y était allé aussi.

J'ai voulu m'en souvenir, sans nostalgie, et raconter par bribes cette histoire, qui me revient par flashes de souvenirs inconscients, parfois confus, parfois étonnamment distincts : il y est question de conscience politique, de l'usure d'un espoir, de règles strictes, d'idéologie tenace, de transgressions en tous genres, d'éveil des sens.

J'en ai fait une sorte de petit poème épique, scandé, chanté, qui fait le va-et-vient entre les temps de l'origine et ceux de l'extinction, entre la petite et la grande histoire.

Lorsque la SACD et France Culture m'ont commandé un texte en 2005 pour le Festival Nîmes Culture, et qu'ils m'ont averti que l'auteur le lirait lui-même, en public, j'ai pensé que le moment était venu d'écrire à la première personne, à tous les sens du terme, ce que je n'avais jamais fait auparavant. J'ai vite ressenti le regard des anciens par-dessus mon épaule, une sorte de responsabilité intimidante. Puis des voix se sont mêlées à la mienne, le texte se faisait tantôt subjectif, tantôt choral, tantôt dialogique. La vérité des sensations et des souvenirs ne devait rien céder à la justesse historique. Et je n'avais qu'une heure. Il m'a semblé que seule la musique pourrait donner à ce texte son unité, et comme j'étais seul, j'ai décidé de m'accompagner. Je suis tombé sur une magnifique guitare électrique tchécoslovaque rouge des années 60 (autant dire rare), et je me suis dit qu'elle ferait l'affaire.

Aujourd'hui, convié par Claude Guerre à la Maison de la Poésie, je ne veux pas multiplier davantage les moyens techniques ou scéniques. Un projecteur ou deux, dans les teintes chaudes du music-hall, une bascule pour passer à la nuit (on verra que les nuits étaient très animées à la CCE), et l'atmosphère d'une belle cave voûtée.

Une idée m'est venue à mesure que je rencontrais ceux qui avaient traversé cet épisode parallèle et assez méconnu des mouvements communistes en Europe occidentale : j'ai imaginé que certains d'entre eux pourraient me rejoindre, chaque soir, le temps d'un impromptu, d'une carte blanche, qu'ils soient de ma génération ou de celles d'avant. Curieux comme un grand nombre de ceux-là ont choisi comme moi de faire leur vie dans l'art (Jean-Claude et Olga Grumberg, Gabriel Garran, Daniel Darès, Jean et Micha Lescot, Eric Rochant, Dante Desarthe, et pas mal d'autres). Un invité différent chaque soir, pour quelques minutes, un saut dans le temps, un effet de réel, comme si le sujet sortait de la photographie.

Ce sera donc un cabaret minimaliste. Pour une voix, porteuse d'autres voix. Une sorte de ballade, ou de rhapsodie, de revue parlée-chantée. Parce qu'on chantait beaucoup à la Commission centrale de l'Enfance. Des choses comme « nous bâtirons des lendemains qui chantent », ou « nous voulons chasser la guerre pour toujours », ou encore « nous marchons dans la nuit profonde... ».

La Commission Centrale de l'Enfance

Chronologie.

1943 : Naissance de l'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide (UJRE) qui regroupe les divers réseaux de Résistance et de sauvetage des enfants juifs.

1945 : L'UJRE crée la Commission de l'Enfance, chargée de récupérer les enfants cachés durant la guerre, d'offrir un foyer aux orphelins dont les parents furent tués dans la Résistance ou déportés, d'aider les familles juives démembrées à éduquer leurs enfants durant les périodes hors scolaires.

1947 : constitution en association Loi 1901 de la Commission Centrale de l'Enfance (CCE).

1988 : Fin des activités pour les enfants de la CCE.

de 1945 à 1988 : Plus de 15 000 enfants ont fréquenté les foyers, les patronages, les colonies de vacances et les mouvements des jeunes de la CCE.

Les maisons d'enfants en France après le Seconde Guerre Mondiale

Au lendemain de la guerre, les organisations juives de France se retrouvèrent face au désarroi de nombreux orphelins, fils et filles de déportés juifs, la plupart d'origine polonaise, russe, roumaine mais également salonicienne ou apatride (Allemands du Reich). Diverses associations, actives depuis l'entre-deux-guerres, organisèrent des structures afin de les recueillir, de leur donner une éducation et une formation pratique, de les insérer dans la société française tout en leur offrant la possibilité de se rattacher au judaïsme. Elles étaient financées majoritairement par les associations juives américaines (en particulier le Joint) avec l'aide de l'État.

Il y eut une cinquantaine de ces maisons d'accueil en France, pour environ 3 000 orphelins de la Shoah. L'histoire de ces « maisons de l'espoir » débute pendant la guerre après les rafles de 1942, lorsque les associations juives et non juives prennent conscience de l'urgence de cacher les enfants. En zone occupée, des réseaux se constituent sous l'impulsion du Comité de la rue Amelot, des Éclaireurs israélites, des groupes Solidarité proches des Juifs communistes, et grâce à la mobilisation de la population non juive. En zone sud, seule l'OSE (Œuvre de Secours à l'Enfance) et dans une moindre mesure les EIF ont la capacité d'ouvrir des maisons.

Pendant la guerre, ces lieux ont accueilli jusqu'à 1 000 enfants jusqu'à leur fermeture à la fin de l'année 1943, et l'on considère en outre que plus de 10 000 enfants en France ont pu être cachés chez des particuliers ou dans des institutions religieuses, ou encore passés en Suisse et sauvés ainsi des griffes du nazisme et de leurs auxiliaires français. Mais on compte également 9 600 enfants juifs de moins de 16 ans déportés vers les camps de la mort.

À la fin de la guerre, l'objectif de ces associations fut de rassembler les enfants éparpillés dans les campagnes, dont beaucoup d'orphelins désormais. Ces enfants, qui représentaient après la Shoah l'avenir et l'espoir de la survie du peuple juif en France, seraient élevés et éduqués en collectivités. Chacune a son projet, en fonction des grandes orientations qui ont toujours uni et divisé le peuple juif : traditionalistes ou laïques, inscrites dans un mouvement politique ou simples œuvres d'assistance. Elles sont pluralistes à l'OSE (Œuvre de Secours à l'Enfance) implantée en France depuis les années trente, sionisantes à l'OPEJ (Œuvre de Protection de l'Enfance juive) rattachée, de même que la Colonie scolaire, à la Fédération des Sociétés Juives de France représentant les juifs immigrés non communistes.

Les maisons communistes regroupées dans la **Commission Centrale de l'Enfance** (CCE) sont une émanation de l'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide (UJRE), très implantée dans le monde yiddishophone, lecteur de la Naïe Presse. Le petit Cercle amical bundiste revendique également une appartenance politique socialiste, mais se rattache au judaïsme par le biais de la langue et de la culture yiddish. Ces lieux de vie, avec leurs ambiguïtés, leurs échecs et leurs réussites, ont tous eu la même volonté : rendre aux orphelins sortis de leurs cachettes après la guerre une identité qui leur fût propre, leur donner un cadre de vie spécifiquement juif et les élever dans un défi commun à la Shoah.

D'après Kathy Hazan, *Les Orphelins de la Shoah*, Les Belles Lettres, 2000.

David Lescot

Auteur, metteur en scène et musicien. Son écriture comme son travail scénique cherchent à mêler au théâtre des formes non-dramatiques, en particulier la musique.

Il met en scène ses pièces *Les Conspirateurs* (1999, TILF), *L'Association* (2002, Aquarium) et *L'Amélioration* (2004, Rond-Point).

En 2003 Anne Torrès crée sa pièce **Mariage** à la MC93-Bobigny, avec Anne Alvaro et Agoumi.

Sa pièce ***Un Homme en faillite*** qu'il met en scène à la Comédie de Reims et au Théâtre de la Ville à Paris en 2007, obtient le **Prix du Syndicat national de la critique** de la meilleure création en langue française.

L'année suivante, la **SACD** lui décerne le prix **Nouveau Talent Théâtre**.

David Lescot est artiste associé au théâtre de la Ville. Il y met en scène ***L'Européenne***, dont le texte obtient le **Grand Prix de littérature dramatique en 2008**, et qui tourne en France et en Italie en 2009 et 2010.

C'est en 2008 qu'il crée ***La Commission centrale de l'Enfance***, récit parlé, chanté, scandé des colonies de vacances créées par les juifs communistes en France, qu'il interprète seul accompagné d'une guitare électrique tchécoslovaque de 1964. Le spectacle débute à la Maison de la Poésie à Paris, puis est au Théâtre de la ville en 2009, et en tournée en France et à l'étranger (Argentine, Espagne, Italie, Russie, République tchèque, Uruguay...) durant quatre saisons. David Lescot remporte pour ce spectacle en 2009 le **Molière de la révélation théâtrale**.

En 2010 est repris au Théâtre de la Ville ***L'Instrument à pression***, concert théâtral dont il est auteur et interprète aux côtés de Médéric Collignon, Jacques Bonnaffé, Odja Llorca, Philippe Gleizes, dans une mise en scène de Véronique Bellegarde.

Sa dernière pièce, ***Le Système de Ponzi***, est une œuvre chorale et musicale consacrée aux démesures de la finance. Elle sera créée lors de la saison 2011-2012.

Il prépare pour 2011 la mise en scène de l'opéra de Stravinsky ***The Rake's Progress*** à l'Opéra de Lille.

Ses pièces sont publiées aux Editions Actes Sud-Papiers, elles sont traduites publiées et jouées en différentes langues (anglais, allemand, portugais, roumain, polonais, italien, espagnol, russe).

Extraits du texte

(...) Tout ce que je sais je l'ai appris dans ce qui restait des colonies de vacances imaginées par les Juifs du Parti communiste Français juste après la guerre pour donner du bonheur pour que prennent l'air pour que voient pour la première fois la mer les rejetons des disparus déportés fusillés qu'on envoyait passer quatre ou cinq semaines dans les provinces de France ou dans les pays frères de l'Union soviétique et qui revenaient en pleine forme les yeux brillants de joie des chansons hilarantes dans la poitrine dans la gorge dans la bouche et un foulard de pionnier d'élite autour du cou.

Est-ce qu'il fallait encore consoler les enfants de ces enfants-là ?

Quelques décennies plus tard ils avaient encore le loisir de partir non plus vers les contrées du Bloc mais dans le Périgord et c'était toujours comme avant et il restait même suffisamment de Juifs communistes pour composer l'équipe de direction et certains pas beaucoup des enfants de la colonie avaient des parents qui étaient eux-mêmes Juifs communistes et quelques autres encore plus rares des parents qui n'étaient pas Juifs mais qui étaient quand même communistes et la grande majorité des parents qui n'étaient plus communistes mais qui étaient toujours Juifs.

(...) Et puis il y avait cette chanson étonnante, en hommage à Maurice Thorez, figure légendaire du Parti Communiste Français, et personnalité à laquelle on savait ici aussi rendre beaucoup d'honneurs. C'était intitulé « Buvons camarades » :

Depuis que bat le coeur des hommes
Notre idéal est le plus beau
Il nous a fait ce que nous sommes
Maurice porte le drapeau
L'étoile claire de Staline ouvre la route au monde entier
La route mène au socialisme, Maurice marche le premier

Buvons camarades buvons, que l'avenir nous appartienne
C'est à lui que nous le devons, à la tienne ami à la tienne
Buvons camarades buvons à la santé de Maurice
À la santé de la paix au bonheur à la justice
Buvons au peuple français
Buvons, buvons, au bonheur, à la paix.

(...)

Souvenirs

de drôles d'étés

Une délicieuse évocation, par David Lescot, des colonies de vacances créées par des militants juifs communistes

Théâtre

Ah ! comme on l'aime, ce spectacle qui se glisse discrètement dans le printemps, comme une lettre inattendue, qui vous laisse souriant, ému, content. Il s'appelle *La Commission centrale de l'enfance* et se donne dans une belle cave blanche et voûtée de la Maison de la poésie, devant une vingtaine de spectateurs. C'est pei, mais juste ce qu'il faut pour être dans la bonne ambiance : celle du cabaret du souvenir de David Lescot, qui nous emmène dans les colonies de vacances organisées par les militants juifs du Parti communiste français !

Ces colonies sont nées après la seconde guerre mondiale, à l'initiative de la Commission centrale de l'enfance (CCE), qui prenait en charge les enfants des déportés, fusillés, ou disparus. A ces orphelins, il s'agissait de redonner « le goût du bonheur » et de les souder dans l'idéal d'un avenir socialiste. Les colonies avaient lieu soit dans le bloc soviétique, soit en France, dans une trentaine d'endroits, dont le château du Rôt, dans le Périgord, où est allé David Lescot de 1980 à 1985. Avant lui, son père

était allé à Tarnos, dans les Landes. Des familles entières se sont ainsi passé le relais et, aujourd'hui, la liste est longue de tous les anciens de la CCE, dont David Lescot dit qu'ils sont liés par un pacte, « à la vie à la mort ».

Tendresse et humour

Parmi eux, on compte Daniel Danès, le directeur du Théâtre Antoine, l'auteur Jean-Claude Grumberg et sa fille Olga, le metteur en scène Gabriel Garran, le cinéaste Eric Rochant... David Lescot, auteur de pièces qui font leur chemin, parlait avec son frère Micha, comédien, qu'on a vu à l'automne 2007 dans *La Seconde Surprise de l'amour*, de Marivaux, mise en scène par Luc Bondy. Les deux frères appartiennent à la dernière génération qui a connu les colonies de vacances de la CCE. En 1986, l'aventure s'est arrêtée, à la fois pour des questions financières, et parce que le cœur n'y était plus tout à fait.

Quand David Lescot arrive pour la première fois dans le Périgord, à 9 ans, il n'y a plus beaucoup d'enfants dont les parents sont communistes. C'est le cas de son père, qui a fait un bon bout de route avec le PCF, avant de pren-

dre ses distances. Mais, comme beaucoup, il envoie ses enfants en colonie pour qu'ils apprennent le sens du collectif, et parce qu'il y a été très heureux, tout simplement.

Tout cela est raconté avec beaucoup de tendresse et d'humour dans *La Commission centrale de l'enfance*, qui est au départ un texte écrit en 2005 pour la radio, avec les contraintes afférentes, dont celle du temps : moins d'une heure. En passant à la scène, David Lescot ne change pas la règle, et c'est tant mieux. Ramassés, les souvenirs restent pudiques. Ce sont ceux d'un homme de 37 ans qui sait très bien que le bonheur est dans le pré d'un temps où l'avenir était grand ouvert.

« Tout ce que je sais, je l'ai appris dans ce qui restait des colonies de vacances imaginées par les juifs du Parti communiste français juste après la guerre... », dit en commentant David Lescot. Il est assis sur un tabouret, avec une guitare. Pas n'importe laquelle : c'est une guitare tchécoslovaque de 1964, une Tornado rouge, idéale pour donner le ton de semaines d'été où « *Here's to you Nicola and Bart* », de Joan Baez, résonne dans le parc communiste d'un château communiste avec des moniteurs communistes.



David Lescot et sa Tornado rouge, une guitare tchécoslovaque de 1964. VINCENT PONTET/OTI EN SCÈNE

munistes — qui, pour le 14 juillet, font jouer aux enfants les pièces progressistes de Bertolt Brecht.

Lesquels enfants s'amusent, avant tout, en se frottant à la vie en commun, aux virées des garçons sous les tentes des filles, ou aux descentes en canoë-kayak, qui laissent à David Lescot une irrémédiable nostalgie. Il en a fait une petite chanson, qui s'ajoute aux grandes qu'on lui apprenait. Sa préférence avait pour refrain : « *Nous voulons chasser la haine pour toujours/Pour*

retour sans retour/Sans retour sans retour » ■

BRIGITTE SALINO

La Commission centrale de l'enfance, de et par David Lescot. Maison de la poésie, passage Molière, 157, rue Saint-Martin, Paris-3^e. M^o Rambuteau, Les Halles. Tél. 01-44-54-53-00. www.maisondela poesieparis.com
Du mercredi au samedi, à 19 heures, dimanche à 15 heures. De 8 € à 16 €. Durée : 1 heure. Jusqu'au 15 juin.

SCÈNES

ONE-MAN-SHOW LA COMMISSION CENTRALE DE L'ENFANCE

DE ET PAR DAVID LESCOT



Il y a des épopées graves et minuscules qui se racontent à voix basse, tête penchée. Comme si on ne savait que trop leur condition de petites choses précieuses et périssables. On en vient à se cacher au fond d'une cave, à s'asseoir devant des assemblées microscopiques et à murmurer son modeste racontage. Avec la prudence d'un poète. Ainsi, au printemps dernier, David Lescot, auteur et interprète de *La Commission centrale de l'enfance*, recevait-il qui le voulait dans les sous-sols de la Maison de la poésie (Paris). Composée de Juifs communistes, cette Commission, qui a réellement existé, avait pour objet d'organiser dans l'après-guerre les vacances, notamment, des enfants de parents juifs disparus au cours de l'Holocauste. Le petit Lescot lui-même fut embarqué dans l'aventure de ces colonies de vacances d'un autre âge. Un autre âge ? Celui de l'Internationale, du communisme, de la guerre et de sa mémoire multiple, de l'espérance, du monde coupé en deux, du monde qui forcément allait devenir meilleur... Avec trois fois rien, une histoire vraie arrivée à des gens vrais, une guitare électrique rouge, des accords pincés ou plaqués, un parler-chanter d'une simplicité biblique, un timbre clair et envoûtant, Lescot nous transporte au sein d'une espèce de compagnie humaine baroque, totalement anachronique, qui tremble et serpente à travers les nœuds que fait la grande histoire lorsqu'elle se mélange à la petite histoire. **DANIEL CONROD**

Jusqu'au 9 novembre à la **Maison** de la poésie, Paris 3^e. Tél. : 01-44-54-53-00.

ET AUSSI

DANSE ★★ Dans la série « monologue de la vie d'une femme », *Schritte Verfolgen II - Reconstruction 2007* (« suivre ses propres pas »), de la chorégraphe allemande **Susanne Linke**, 64 ans, est une incongruité, créée en 1985. Un quatuor saisit une femme sous pression à travers une série de tableaux électriques. Sur une bande-son aux humeurs perturbées, cette pièce d'une blancheur clinique est à double vitesse : elle offre un observatoire de l'évolution de la danse et sublime une souffrance d'enfance de la chorégraphe, une méningite qui la priva de la parole jusqu'à l'âge de 6 ans.

Jusqu'au 25 octobre au Centre national de la danse, Pantin (93). Tél. : 01-41-83-98-98.

SCENES

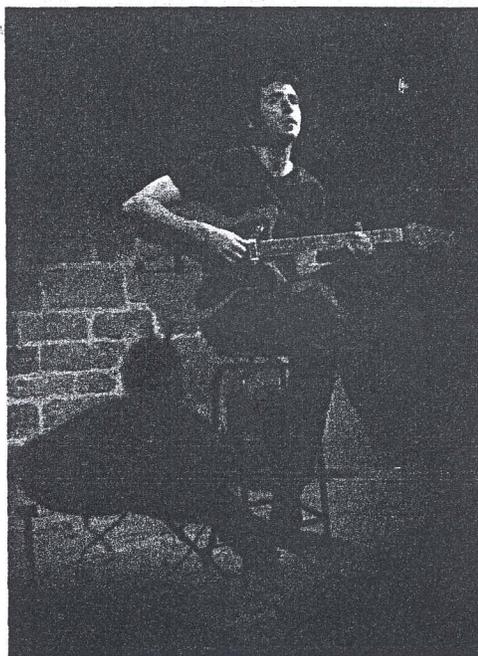
La Commission centrale de l'enfance de et par David Lescot

Jusqu'au 22 Juin à la Maison de la Poesie, Paris III^e,
www.maisondelapoesieparis.com

Retour aux colonies de vacances. David Lescot parle à la première personne et replonge avec sensibilité dans le temps de l'apprentissage, de la découverte et des émois amoureux.

La voix est douce comme le souvenir. Rythmée par le swing léger d'une guitare à peine électrifiée, elle nous transporte en d'autres temps pas si lointains. Assis sur un tabouret de bar, seul face au public, David Lescot évoque les années heureuses mais aussi formatrices des colonies de vacances. Son récit à la fois parlé et chanté procède par bribes et allers-retours. La colonie où il se retrouve tous les étés dans le Périgord n'est pas tout à fait comme les autres. Elle est gérée par la Commission centrale de l'enfance (ou CCE), une association créée par les Juifs communistes français après la Seconde Guerre mondiale, à l'origine pour les enfants des disparus en déportation. Faute de moyens, ces colonies cessèrent d'exister à la fin des années 1980. Dans le spectacle, David Lescot privilégie le regard de l'enfant, avec ses interrogations, ses étonnements. A travers son récit, la petite histoire rejoint la grande. Comme pour ce film, par exemple, où avec ses camarades ils doivent jouer le rôle de leurs parents. Et puis on chante beaucoup au CCE, des airs anachroniques qui rêvent d'un monde meilleur ou rendent hommage à Maurice Thorez, "Nous voulons chasser la guerre pour toujours", "Nous bâtirons des lendemains qui chantent", "Nous marchons dans la nuit profonde". La colonie, c'est aussi le temps de l'apprentissage, de la découverte, des premiers émois amoureux. Une nuit, il se fait prendre lors d'une descente au dortoir des filles. Terrorisé par la sanction qu'il imagine impitoyable, il ne s'en sort

finalement pas trop mal. Les souvenirs remontent comme par bouffées au fil de ce récit profondément émouvant dans sa délicatesse et sa simplicité. David Lescot ne s'était encore jamais exprimé à la première personne, ce dramaturge et metteur en scène talentueux cultivant plutôt la discrétion. Pourtant, à la suite de pièces comme *L'Amélioration*, *Un homme en faillite*, *L'Instrument à pression* ou *L'Européenne*, ce spectacle montre à quel point il fait partie aujourd'hui des auteurs qui comptent dans le paysage théâtral français. **Hugues Le Tanneur**



La chronique théâtrale de Jean-Pierre Léonardini C'était la vie en rouge tendre

David Lescot a écrit et interprète la *Commission centrale de l'enfance*, parfait joyau sentimental qui nécessite quelques explications (1). Il s'agit de l'association créée par des Français juifs communistes après la Seconde Guerre mondiale, à l'origine pour les enfants des disparus. Entre autres activités sociales étaient organisées – jusqu'au milieu des années quatre-vingt du siècle dernier – des colonies de vacances en maints endroits du territoire. David Lescot, qui fut de ces petits colons rouges, se souvient sous nos yeux et brosse un touchant tableau de ce vert paradis, né de l'esprit de solidarité, alors abreuvé à une espérance qui n'apparut que plus tard comme illusion, mais pour l'heure ce n'était là que des groupes d'enfants, même si lestés à leur corps défendant d'une histoire lourde, qui apprenaient à grandir ensemble sous la conduite vigilante de moniteurs soucieux de les former à l'usage d'un monde qu'il importait de changer. Peut-on parler d'endoctrinement ? Pas plus sans doute qu'à l'école catholique et pas moins qu'à la synagogue ou chez des scouts de toute obédience. Bref, David Lescot, qui fit partie de ces jeunes troupes lancées l'été à l'assaut joyeux des campagnes de France, cède à un mouvement proprement proustien de la mémoire en revenant, à la première personne du singulier, sur cette histoire où, dit-il, « il est question de conscience politique, de l'usage d'un espoir, de règles strictes, d'idéologie tenace, de transgressions en tous genres, d'éveil des sens... ».

« C'est tendre et profond, et tout ce qu'il entreprend porte la marque de l'intelligence et du tact. »
On ne fait pas plus simple. Un tabouret et une guitare électrique tchèque, antédiluvienne (des années soixante), de marque « Tornado ». David Lescot, mince jeune homme, en toute timidité à moitié feinte, revient donc par bribes sur ces années-

là, raconte par exemple l'odyssée nocturne au cours de laquelle il se fit choper sous la tente des filles, égrène les noms de ces nombreuses colonies sur la carte de France, certains des locaux les abritant ayant été confisqués à des collabos... *Chemin faisant, il chante de ces paroles d'époque* (« En avant jeunesse de France... », entre autres) que vendredi dernier un public d'anciens ressortissants de la Commission centrale de l'enfance fredonnait avec lui. Les larmes venaient aux yeux, car c'est tendre et profond et tout ce qu'il entreprend porte la marque de l'intelligence et du tact.

Sur trois saisons, la Comédie-Française s'associe au Théâtre de Gennevilliers pour des sujets classiques revisités. Cela a commencé avec *la Petite dans la forêt profonde*, de Philippe Minyana, d'après un passage des *Métamorphoses* d'Ovide. Marcial Di Fonzo Bo signe la mise en scène (2). On sait qu'un épisode de *Titus Andronicus*, de Shakespeare, s'appuie sur le même modèle : une fille violée, dont la langue a été coupée, dénonce l'auteur de son martyre au moyen d'une broderie. Grâce à un subterfuge inspiré par l'esprit de la sœur de la victime, le violeur démasqué dévorera son propre fils accommodé en pâté de tête... Nous voici, à l'évidence, dans le registre de l'anthropophagie sublime par le biais d'un conte à visée cathartique. C'est bien sous l'angle du conte que Minyana prend la chose, qu'il simplifie à outrance, en réduisant son lexique à la portion congrue, avec quelques tournures et expressions bien d'aujourd'hui, qui vulgarisent passablement l'affaire, quitte à l'émonder de ses initiales fleurs de rhétorique, capables seules de parer la crudité brute du fait-divers sanglant. Dans une scénographie minimaliste (d'Anne Leray, également responsable des costumes) et des lumières (Yves Bernard) matinées de pénombre, Catherine Hiégel, artiste par essence protéiforme, joue d'abord la fillette abusée avant d'interpréter sa sœur, la reine vengeresse, tandis que Benjamin Jungers (qui fait un charmant Chérubin dans *le Mariage de Figaro*, salle Richelieu) tient successivement les rôles du violeur et de son père qui l'ingère. L'ensemble, sous le regard empressé d'un homme (Raoul Fernandez) déguisé en suivante, ne témoigne pas d'une grande invention. Ni rugueuse naïveté propre aux anciens contes de nourrice, ni hardie sophistication (à part, peut-être, quelques bouffées musicales empruntées à Heiner Goebbels), la chose, ma foi, va son train-train cannibale sans trop d'appétit.

(1) À la Maison de la poésie jusqu'au 22 juin.

(2) Jusqu'au dimanche 15 juin.

Coup de cœur



David Lescot reprend son spectacle « La commission centrale de l'enfance ». Comme lui, on pourrait chanter allégrement, « Les jolies colonies de vacances, merci papa, merci maman ! » Sauf que sa colo a lui, elle n'était pas tout à fait comme les autres. Elle a été créée par les juifs communistes français après la Seconde Guerre mondiale, pour les enfants des disparus « Pour donner du bonheur, pour consoler », puis cela a perduré, les enfants, des enfants y ont *use leur fond de culotte*. Le jeune David s'y est rendu dans les années 80. Le monde avait bien changé « Il y avait ceux dont les parents étaient juifs et communistes, ceux dont les parents n'étaient pas juifs mais communistes, ceux dont les parents n'étaient plus communistes mais toujours juifs ». S'accompagnant d'une guitare électrique tchecoslovaque, qu'il utilise comme une guitare sèche, et parce qu'il n'y a « pas de colo sans guitare, ni de guitare sans colo », David Lescot nous entraîne durant une belle heure, dans un long et beau poème épique et chanté. *Ce troubadour, on l'adore*
M-C.N.

Maison de la poésie.